NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 5 1950

De l'histoire de la philosophie à la philosophie

André HAYEN (s.j.)

p. 518 - 521

https://www.nrt.be/es/articulos/de-l-histoire-de-la-philosophie-a-la-philosophie-2695

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE A LA PHILOSOPHIE

Le dernier livre de M. Gilson

Depuis de longues années, M. Gilson s'est imposé comme un maître de l'histoire de la philosophie. *L'être et l'essence* révèle en lui un philosophe de grande classe (1).

Parcourant les grandes étapes de la philosophie occidentale, ce livre brosse une fresque somptueuse, d'un intérêt parfois passionnant et qui converge tout entière vers une conclusion centrale : la seule vraie philosophie est la métaphysique de l'être, la seule métaphysique de l'être que connaisse l'histoire étant le thomisme (entendez le thomisme de saint Thomas, pas nécessairement celui de ses commentateurs).

Après une analyse, très finement menée, du vocabulaire de l'être, on passe en revue la pensée de Platon et de Plotin, puis celle d'Aristote — plus existentielle, peut-être, que ne le pense son interprète (2) —, sans s'arrêter à saint Augustin qui eût mérité, peut-être, plus d'audience (3). Ensuite, les Arabes, puis saint Thomas, qu'il faut quitter pour rencontrer Duns Scot, mais qui inspirera, au terme de l'enquête, la conclusion.

Au seuil de la philosophie moderne se dresse Suarez, dont l'influence sur Descartes ne fut pas petite et qu'avec une tranquille audace M. Gilson rapproche de Christian Wolff, lequel est rapproché à son tour de Hegel. En achevant une lecture attentive du chapitre consacré au jésuite espagnol, on pourrait se demander s'il n'y aurait pas, parmi les thomistes les plus officiellement accrédités, bien des suaréziens qui s'ignorent. Insinuation discrète, que les comptes rendus n'ont guère soulignée (4).

Leibniz — nous le regrettons — est absent du tableau. Mais non pas Kant, quoique M. Gilson ne pousse pas à fond l'explication de son rationalisme et semble minimiser l'importance de la seconde *Critique*. Fichte, lui aussi, est passé sous silence. L'étude de Hegel, par contre, est vigoureusement poussée, comme celle de Kierkegaard et des existentialistes contemporains.

Au cours de cette excursion historique, le philosophe n'a pas perdu son temps. Au contact des systèmes qu'il n'accepte pas, il a renforcé et précisé sa propre conception. En voici, si je ne m'abuse, la thèse centrale (5).

---

(1) Paris, Vrin, 1948, 23 × 14 cm., 330 pp.

(2) Cfr le livre récent de Mlle S. Mansion sur *Le Jugement d'existence chez Aristote* (Louvain-Paris, 1946) et la remarque du P. De Munter, dans les *Bijdragen* des Jésuites néerlandais, t. X, 1949, p. 185.

(3) Car sa « mentalité » platonicienne ne l'empêche pas d'être, non seulement un « philosophe existentialiste » avant la lettre (voir l'article délicat et pénétrant publié ici même par le P. Solignac, en 1948, pp. 3-19), mais aussi un « philosophe de l'acte d'être » avant saint Thomas.

(4) Voir cependant la surprise que marque le P. J. H. Nicolas dans la *Revue thomiste* de 1948, p. 544.

(5) La pensée de M. Gilson s'est précisée au cours des vingt dernières années et approfondie, dans la ligne jalonnée par *The Unity of philosophical experience* et l'article *Pourquoi saint Thomas a critiqué saint Augustin*. — Dans un récent article de la *Revue Philosophique de Louvain* (1948, pp. 352-376), M. Van Riet se déclare d'accord avec ses « intuitions fondamentales » (p. 475),

Une option fondamentale est exigée, non de la philosophie, mais du philosophe. Il ne s'agit pas d'une option religieuse entre deux mystiques, d'un choix entre deux manières d'expérimenter l'existence. Il s'agit d'une décision proprement intellectuelle, la décision de s'en remettre à l'évidence. Décision sous-jacente à la philosophie de saint Thomas, comme elle est apparentée à la démarche initiale de Descartes.

Cette option s'impose, car le philosophe, au départ, se trouve devant « le problème de savoir si la raison posera au cœur du réel le seul élément qui puisse lui permettre de comprendre ensuite le réel total, c'est-à-dire le réel pris dans la totalité des éléments qui le constituent » (p. 319). Or deux réponses sont possibles à la question ainsi posée : la première limite d'avance le réel au pensable, la seconde subordonne d'avance la connaissance au réel.

La première attitude est l'attitude *rationaliste*, celle de la *pensée* fermée sur elle-même, prétendant ne rien accueillir qu'elle ne puisse expliquer. Laissant inexpliquée cette prétention fondamentale, elle s'établit dans la contradiction. La seconde attitude est l'attitude *réaliste*, celle de la *connaissance* ouverte au réel sans rien exclure d'avance. Pour reprendre deux verbes d'E. Hocking : la première commence par *assumer* un postulat, la seconde, par *regarder* le réel. Celui qui assume pense, celui qui voit connaît (6).

Or la métaphysique de l'acte d'être « appartient certainement à la famille doctrinale des philosophies dont le premier acte n'est pas d'assumer, mais de voir, et cette décision initiale même n'est pas de celles qu'on assume, car la seule excuse qu'un philosophe puisse invoquer lorsqu'il assume, c'est précisément qu'il ne voit pas » (*ibid.*). Choisir la métaphysique de l'acte d'être, ce n'est donc pas faire un choix arbitraire, mais une option rationnelle. C'est, en fin de compte, prendre parti pour l'évidence et rester fidèle, à travers tout, à ce parti.

Cette fidélité découvrira, de manière de plus en plus distincte et profonde, que l'*être est*, qu'il est réel en vertu de son acte d'exister, qu'il est l'unité de l'existence et de l'essence. A cette unité, continue M. Gilson, sans remarquer que Leibniz parlait déjà comme lui, « tient la santé même de l'être, si du moins il est vrai qu'être « un être » soit « être » et qu'« être » soit nécessairement « être un être »... Bref, la réalité n'est ni un mystère totalement ineffable ni une collection de concepts réalisés (7), elle est un existant concevable, suspendu à un acte qui, bien que lui-même échappe à la représentation (8), n'é-

---

mais critique sa position en épistémologie. A vrai dire, nous croyons qu'au fond, pour M. Gilson, il n'y a pas d'épistémologie — entendez pas de critique *démontrant*, préalablement à la construction métaphysique, la *valeur* du concept premier d'exister en acte. Nous ne croyons pas, pour notre part, cette position incompatible avec la pensée maîtresse du P. Maréchal — pourvu que M. Gilson reconnaisse, dans la phénoménologie, l'enquête initiale dans laquelle prend naissance, pour la dépasser sans s'en séparer, la métaphysique proprement dite (cfr J. Maréchal, dans les *Mélanges Maréchal*, t. I, p. 178). Pour pouvoir accepter ceci, M. Gilson ne devrait-il pas reviser certaines de ses formules (pp. 19-20 et 327-328) ?

(6) *Op. cit.*, p. 305. L'exemple d'un philosophe de chez nous peut illustrer la différence entre « pensée » et « connaissance ». — Le 18 février dernier, l'Université libre de Bruxelles fêtait l'éméritat de M. Dupréel. Dans sa réponse, le vieil universitaire put se rendre un témoignage dont la bonhomie et la simplicité soulignaient l'émouvante grandeur : si, au cours de sa longue carrière, il découvrit quelque vérité, « jamais il ne le fit exprès »...

(7) Il serait plus exact de préciser : *univoquement* réalisés.

(8) Cette formule est précise à souhait : l'être est concevable analogiquement (comment, sinon, concevoir « l'étant » ?) ; il n'est pas représentable. Il nous semble, comme à M. Van Riet, que d'autres passages (surtout l'introduction sur le vocabulaire de l'être et le chapitre IX sur la connaissance de l'existence) sont moins précis. M. Gilson y propose une théorie du concept et du jugement qui

chappe pourtant pas à la connaissance intellectuelle, parce qu'il est inclus dans toute énonciation intelligible. Nous faisons plus qu'expérimenter l'existence, nous la connaissons dans le jugement d'existence et, à vrai dire, sans cette connaissance intellectuelle, nous ne saurions même pas que c'est elle que l'expérience sensible expérimente » (p. 299).

La métaphysique de l'acte d'être découvre, *au sein* de ce jugement d'existence, le primat de l'être sur l'essence et la transcendance absolue de la Bonté dont la présence créatrice nous constitue (p. 323). C'est pourquoi elle évite, et évite seule les écueils et les illusions. Elle dépasse, en effet, l'illusoire transcendance dont se grise le platonisme, la transcendance « séparée » d'un « au-delà de l'essence » qu'on évite soigneusement de concevoir, mais qui réussit toujours insidieusement à se laisser imaginer. Elle échappe aussi à l'échec de Wolff et de Hegel, comme à celui de Kierkegaard et des existentialistes. Elle n'opte ni pour la philosophie sans l'existence, ni pour l'existence sans la philosophie. Elle *ne renonce* pas à l'existence pour philosopher et conserve l'existence sans renoncer à la philosophie (pp. 320-321).

La métaphysique de l'acte d'être est une philosophie exigeante et difficile. La répugnance de la raison pour ce qui se dérobe aux prises du concept — plus exactement, pour ce qui transcende l'ordre de la représentation — invite sans cesse ceux mêmes qui se réclament de ses principes à transformer la métaphysique de l'être en une ontologie de l'essence (p. 321).

C'est pourquoi, par exemple, le thomisme de maint thomiste n'est pas celui de saint Thomas : « La raison n'aime pas l'inconcevable et, parce que l'existence l'est, la philosophie fait tout pour l'éviter. Que cette tendance naturelle de la raison affecte notre interprétation du thomisme, c'est inévitable. Celui même qui la dénonce avec le plus de force sait bien qu'il y va succomber » (9).

Reprochera-t-on à M. Gilson d'avoir, par moments, illustré lui-même la vérité de cette affirmation, par exemple en méconnaissant, nous l'avons signalé, le véritable caractère de l'analogie (10) ?

Il le fit, comme saint Thomas l'avait fait avant lui : le Docteur angélique ne pouvait échapper à la mentalité essentialiste du milieu où il vécut, « au platonisme » des auteurs dont il respecta profondément l'autorité, à la tentation rationaliste qui avait étourdi Abélard, qui devait égarer Ockham, en lui méritant, hélas, le nom de *Venerabilis Inceptor,* et qui guette peu ou prou tous les professeurs de philosophie.

Ce livre d'un philosophe resté historien de la philosophie ne démontre pas la thèse historique qu'il présente magistralement et que nous croyons parfaitement démontrable. M. Gilson ne prouve pas, ici, que le vrai thomisme est bien une métaphysique existentielle. Il fait plus et mieux. Avec une incomparable rigueur expérimentale, il vérifie *l'unité de l'expérience philosophique.* Par un cheminement intellectuel indépendant et extrêmement différent des leurs, sans le vouloir et peut-être sans s'en douter, il rejoint, en retrouvant le thomisme de saint Thomas, l'intuition foncière du P. Maréchal et le foyer de toute la philosophie blondélienne.

« L'attitude requise de toute pensée soucieuse de respecter l'existence, con-

---

nous paraît contestable, faute d'une notion exacte de l'*analogie* de l'être et de sa connaissance. Mais la mise au point se trouve, virtuellement, à d'autres pages : outre celle qu'on cite ici, voir les pp. 308, 313-314, 322, 323 et, particulièrement la p. 328, qui s'efforce de « cerner de plus en plus le mystère de l'existence à l'aide de concepts [analogiques!] dont on sait qu'il les transcendera toujours ».

(9) E. Gilson, *Le Thomisme,* 5e édit., Paris, 1944, p. 67.

(10) Cfr *supra,* n. 8.

clut M. Gilson (p. 321), exige une soumission au réel et impose une modestie dans la démarche, qui la rendront toujours impopulaire. »

Cette soumission, c'est la « conversion du devoir-être vers l'être nécessaire », le « renversement des termes du problème », que le P. Maréchal demande au philosophe parce que « la métaphysique est la science humaine de l'absolu. Elle traduit immédiatement la saisie de notre intelligence par l'absolu, saisie qui n'est point un joug subi, mais un principe en terme de vie » (11).

Acheminer les esprits à cette soumission fut aussi le souci poignant de Maurice Blondel : « La logique de l'action cherche uniquement à découvrir un itinéraire qui permette à l'intelligence des doctes de rejoindre lentement et sûrement les hauteurs des humbles et des petits; elle les amène à un point de départ. Mais la lumière dont elle éclaire la route ne dispense personne de l'effort qui reste nécessaire pour y monter » (12).

Elle dispense moins encore de l'effort nécessaire pour travailler à partir de ce point de départ, pour continuer au XX^e^ siècle, à nos propres frais et à nos propres risques, le travail qu'osa tenter saint Thomas au XIII^e^ : « On l'a beaucoup commenté, mais fort peu suivi. La seule manière de le suivre vraiment serait de refaire son œuvre telle que lui-même la ferait aujourd'hui à partir des mêmes principes et d'aller plus loin que lui dans le même sens et sur la voie même qu'il a jadis ouverte... L'histoire de la philosophie n'est pas close; le récit de tant d'aventures courues par la pensée invite au contraire à en courir de nouvelles, et le moment est peut-être venu de tenter la plus belle » (pp. 321-322 et 328).

A. HAYEN, S. I.

---

(11) *Mélanges Maréchal,* Paris-Bruxelles, 1950, t. I, p. 289.
(12) *L'Action,* 1^re^ édition, p. 474.